

## Les Mains Parlent Là Où Les Mots Ne Suffisent Plus

Ces éclats lumineux lui parvenaient tels des doigts, saisissant les siens, baignant ensemble dans les méandres de ces ténèbres azurées. Ses bras laiteux s'évanouissaient tels des poids, fuyant en vain, nageant ensemble hors des cendres de son âpre humanité. D1496 venait de remonter. Elle rêvait d'y replonger, dans cet océan qu'elle aimait. Elle désirait y rester pour l'éternité, bouche et cœur liés, comme sa vie l'a toujours été. Loin d'une vie rêvée. Ce n'est pas une vie. Ses mains parlaient de survie.

Il ne reçut que des cris. Un verre tombé, cassé. Il ne pouvait s'expliquer. G5381 n'avait aucun moyen d'agiter ses lèvres. Destiné à subir la colère du patron, muet. De toute façon, on n'avait que faire de sa justification. Même s'il pouvait parler, on ne l'aurait point écouté. C'est pour cela qu'on l'en empêche. Viré, pour une simple erreur. Remplacé, en moins d'une heure. Ses mains parlaient de peur.

Quant à elle, cette journée fut la même aquarelle. Une peinture pâle, dégoulinant de larmes, dépeignant une sombre toile. Toute la journée, ses mains s'élançaient de gauche à droite, attrapaient et reposaient, allaient et venaient, dansaient et souffraient. Une valse frénétique, robotique, erratique. D1496 devait le faire, de l'aurore au crépuscule. C'est pour le bien de l'usine, pour le bien du chef. Elle n'était qu'une simple employée. Comme toutes les autres, ses mains peignaient des cheveux bruns. Comme toutes les autres, ses mains l'habillaient d'un bas noir et d'un haut blanc. Comme toutes les autres, ses mains s'usaient au travail. Comme toutes les autres, elles animaient un vide intérieur. Un vide immense. Ses mains parlaient de souffrance.

Il arpentait les rues comme si le bonheur s'y trouvait. G5381 n'apercevait plus aucun avenir. Il n'était pas prêt d'en trouver un. On n'avait que faire de son avenir. Qu'il fasse quelque chose de ses mains. Qu'il soit utile. Qu'il se taise. Il n'est pas assez riche. Il n'est pas assez intéressant. Il n'est pas assez unique. Le voilà surtout las de ce que

peuvent bien penser les autres. Il préférerait oublier, levant les yeux vers l'étendue obscure qui se tissait dans le ciel. Les étoiles apparaissaient au-dessus de lui, une à une. Elles se ressemblaient, comme lui ressemblait à tous les autres. Pourtant, chaque étoile brille. Ne serait-ce pas suffisant pour les rendre uniques ? Elles existent, quelque part dans ce monde, elles vivent. Pourquoi trouver une raison à cela. Elles sont nées, elles sont là, elles ont le droit. Il aimerait leur parler, discuter, partager. Mais il ne pouvait que les voir. Ses mains parlaient d'espoir.

Il faisait nuit à la sortie. Il faisait nuit depuis longtemps. Il faisait toujours nuit dans sa vie. Mais cette nuit-là fut illuminée par la pleine lune. Un homme la pointait du doigt sans un mot, incapable de prononcer ne serait-ce qu'un murmure. Cette main restait tendue longtemps, et le temps semblait figé. D1496 leva machinalement la tête, admirant sans émotions cette boule blanche qui rayonnait pourtant si ardemment. Son énergie fut consommée par cette longue journée, il n'y avait plus de place en elle pour ressentir quelconque émotion. La femme préférerait saisir la main de l'homme, la tenir chaudement dans la sienne. Les mains suffisaient. Ils se comprenaient. Ainsi ils s'aimaient. Ils se regardaient, muets, vides, animés. Animés par quoi ? Quelque chose... Elle-même ne savait pas. La fatigue rendait son esprit plus lourd. Ses mains parlaient d'amour.

La femme était repartie depuis plus d'une heure. Il était resté seul ici durant plus d'une heure. Son corps dépérissait sous la pluie. Assis entre les poubelles et les cartons, entre les vieux journaux et les sacs plastique. Un faible lampadaire éclairait avec peine la ruelle, grésillant de temps à autre, laissant parfois l'ensemble dans le noir, quelques secondes, quelques minutes, quelques heures. Tout s'assombrissait dans ce monde, et pourtant persistait toujours une bribe de lumière. Un petit chat. Un chat qui cherchait un abri. Un chat qui trouva les bras de l'homme confortables. G5381 l'accueillit, et l'animal s'y blottit. L'homme ne devrait rien ressentir, et pourtant, il se sentait un peu plus apaisé. La lumière lui apportait l'espoir d'un réconfort. Les ténèbres emportaient au loin sa peur. Ses mains parlaient de douceur.

Nourrit par la télévision, la seule nourriture qu'on daignait lui donner, D1496 attendait le jour prochain, prête à retourner travailler. Ses mains servaient à passer d'une chaîne à l'autre, encore et encore, perpétuellement, toute la nuit. Alors que le contenu défilait sous ses yeux depuis des heures maintenant, l'abrutissant, la maintenant, l'abaissant, la nourrissant, quelque chose d'inhabituel arriva. À sa porte on toqua. Voilà qui n'est pas normal. Ce qui n'est pas normal ? Ce monde qui ne prête plus attention aux

émotions, aux paroles, aux cœurs, ce monde qui exploite, manipule et détruit. Un monde horriblement magnifique. Un monde tiraillé par des extrêmes. Un monde qui confond beauté et laideur. Ce monde dans lequel son esprit vit. Mais ce qui n'est pas normal, c'est que l'on toque à sa porte. Qu'elle use de ses mains pour l'ouvrir. Qu'un enfant se trouve devant. Qu'il s'était perdu jusqu'ici. Qu'il puisse lui parler. Qu'il agonise. Ses mains parlaient de surprise.

La nuit l'avait bien amoché, mais il ne voulait pas s'arrêter. G5381 continuait d'avancer. Avancer, encore et encore, sans but précis, détruisant son corps, rêvant d'une autre vie. Il déboula en plein milieu d'une avenue, tombant face à des agents, les gardiens de la paix. De la paix ? Ils se mirent à poursuivre le pauvre homme, qui se mit à courir avec le peu de force qui lui restait. Le voilà qui vagabonde sans travail. À quoi bon le garder ? On le poursuivait. Leurs cris sonnaient comme des cloches, des cloches le libérant de son malheur. Il eut même l'impression que son dos fut troué par deux ailes, il eut l'impression que tout autour de lui ne devenait que nuage. Mais son dos fut troué par deux balles, et tout autour de lui ne devenait que sang. Plaqué au sol, fracassé par les matraques, croulant sous les rires des agents. Ils pouvaient se défouler, ils avaient le droit, on ne pouvait rien leur dire. On les nommait gardiens de la paix. Ses mains parlaient de pitié.

L'enfant guidait la femme jusqu'à chez lui, un palace qu'il disait, avec trois étages, en plein centre-ville, entouré d'arbres et d'eau, de plantes et d'animaux, comme un rêve trop beau. Elle voulait l'aider, comme si elle le devait. Il était si innocent, si gentil. Il avait peur des gens comme elle, aux physiques monstrueux. Pourtant, il avait senti la nuit dernière, qu'un cœur battait en elle. Un cœur humain ? Un cœur en acier ? Il ne savait pas, mais quelque chose battait. Pour lui avoir rappelé cela, D1496 devait le ramener. Un simple détour dans sa journée. Ils n'allaient pas tarder à arriver. Sauf qu'elle tomba face aux restes de son humanité. Elle observait l'homme se faire battre à quelques mètres d'elle. Sa main qu'elle a tenue la veille. Cet amour partagé timidement. Mort. Comme tout ce qu'elle désirait avoir. Mort. C'est la seule chose qu'elle recevra de ce monde. La mort. Il lui lançait un dernier regard éploré. Ses mains parlaient de volonté.

« Arrêtez ! s'écria l'enfant en se jetant sur le fracassé.

— Enfin petit, bredouilla l'un des tortionnaires, tu sais bien qu'ils ne sont plus que des robots, qu'on a pris leur humanité, on n'a plus besoin de les aimer.

— menteurs ! rétorqua-t-il en larmes. Ils ont un cœur, je le sais, je l'ai senti. Vous n'êtes pas cousu de partout, mais c'est bien vous les monstres ! »

Les deux hommes se mirent à rire, se regardant l'un l'autre tout éberlués. « Pourquoi veux-tu que les pauvres aient un cœur ? Ce serait qu'un mur où gâcher l'amour ! Et une bouche ? Un trou pour gaspiller la nourriture ! Retourne donc chez toi, c'est pas tes affaires.

— Ne le touchez plus ! » ordonna l'enfant bien audacieux, en déposant ses mains sur la dépouille. Il pensait pouvoir faire changer le monde. Un monde plus nuancé. Voilà un petit révolté. Ses mains parlaient de bonté.

Il se noyait dans ces vagues éternelles. Des ondes de couleurs, des mirages en profondeur, des nuances d'odeurs. G5381 sentait tout son être s'échapper dans ce bain flou, un tout décousu, un ensemble incohérent. Déformé puis reformé. Détruit puis reconstruit. Des bruits sourds, des bruits aiguës, des bruits toujours plus étranges et difformes. Ils s'en allaient dans cette mare d'encre. Il tombait dedans. Il disparut dedans. Tout disparaît. Ses mains parlaient de liberté.

Elle s'approchait d'un des hommes, ce dernier se redressant fièrement. Une foule de robots, tous muets, fixaient la scène. « Que veux-tu me dire ? » railla l'agent en pointant les fils qui attachaient les lèvres de la femme. Ce qu'elle veut te dire ? Tu n'arriveras pas à le comprendre. Le monde s'effondre, les mots s'y mélangent, les mots s'y morfondent. Ce qu'elle veut te dire ? Rien. Tu ne comprendras pas. Tu ne comprendras plus. Et lorsque les mots ne suffisent plus, les mains se mettent à danser toutes ensemble, créant cette valse meurtrière que l'on nomme la guerre. Elle lui arracha le cœur, dans un éclat pourpre. Tous les autres s'avançaient, prêts à tuer l'autre gardien, prêts à tous les tuer. Les agents rappliquaient, armes en mains. Voilà le début de la fin. L'enfant réussit à s'enfuir, l'enfant réussit à survivre. Voilà peut-être l'espoir d'un renouveau ? Un espoir vain. On ne s'entend plus, on se détruit. Plus aucune relation n'est saine. Les mains parlaient de haine.